Possibles

ISSN : 2826-5483

LIRE L'ÉTÉ

Sommaire n° 32 – Juin 2024

- EMMANUEL GODO, *JACCOTTET DANS LE RER B*, 5
PALOMA HERMINA HIDALGO, *APHRODITE MA MÈRE*, 20
GÉRARD MOTTET, *FISSURES DU SILENCE*, 27
DELPHINE LEGER, *LE MOUSTIQUE*, 36
BRUNO BERCHOUD, *PROCHAINE STATION*, 48
CARMEN PENNARUN, *ELLE S'APPELAIT APOLLINE*, 58
PHILIPPE LEUCKX, *PAR LES ESCALIERS ANCIENS*, 67
DOMI BERGOUNOUX, *POÈMES CHOISIS*, 70
DOMINIQUE BERBERIAN, *DEUX NOUVELLES*, 81
CÉLINE AURIMOND, *EN ATTENTE DE TOI*, 89
PHILIPPE MATHY, *SOURIRES DE FÉVRIER*, 99
HENNIE CLAUDE, *POÈMES SANS TITRE*, 103
RICHARD TAILLEFER, *AVANT QUE LOU ME MANGE*, 110
PATRICIA RYCKEWAERT, *REGARDE-MOI DANS LES YEUX*, 119
PIERRICK DE CHERMONT, *LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENCE*, 123

[TREIZE NOTES DE LECTURES AU VERSO]

LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENCE

I. COMPAGNONNAGE D'UN AVEUGLE ATTENTIF

NOS VIES SONT LIMITÉES. Elles donnent quelques fruits à condition de s'en tenir à des choix simples, résolus et de s'en laisser pénétrer peu à peu. Le *métier de vivre*, pour qui se consacre aux lettres, n'est pas de feuilleter les albums de la connaissance, mais de rendre compte d'une certaine expérience de vie, celle de l'humanité en nous. Or, cette dernière est une terre des plus exigeantes qui requiert une attention de chaque instant, et réclame des efforts répétés pour affronter la toute-puissante acédie qui régent nos vies intérieures. *L'humanité en nous* assigne au lettré un champ qui l'oblige, le restreint, lui casse le dos à force d'effort. Elle lui apprend que la récolte sera toujours modeste, toujours provisoire, qui souffre mal l'à-peu-près d'un jour ou la paresse d'un an.

À mon échelle, après un demi-siècle, si je crois être en mesure d'apprécier la poésie de bien des pays et de bien des périodes, déjà la littérature comporte quantité de *terra incognita* dont je suis bien en mal de goûter la valeur et la richesse, que je devine pourtant, comme si le spectre lumineux comportait des ondes que ma rétine est incapable de retranscrire. Dois-je confesser que cette limite comprend en particulier la littérature de mes contemporains à qui je n'arrive à consacrer l'attention qu'ils exigent ? Quant aux autres arts, je dois bien avouer être un attentif aveugle. J'en perçois le mouvement, parfois je risque quelques mots maladroits et

frustrés sur ce que leur présence provoque dans mes intérieurs, mais je suis comme celui, resté sur la plage, à qui on demanderait de rendre compte de la vie hauturière sous prétexte qu'il suit le mouvement des vagues sur la plage, ou le clignotement des flots quand les traverse un rayon de soleil.

Marjolaine Pigeon est une des rares exceptions, d'abord par l'amitié que nous avons contractée depuis une quinzaine d'années, ensuite parce que quelques-uns de ses tableaux ont rejoint les murs de la maison. Une œuvre qu'on fréquente journalièrement influe mystérieusement sur soi, sans qu'on sache quoi en dire. Je veux donc témoigner de cette fréquentation, des bribes de dialogues nouées, des méditations que nous eûmes par à-coup, ou pour le dire d'un mot, de notre *compagnonnage*, qui est peut-être la raison d'être d'une œuvre d'art.

II. REVUE DE QUELQUES TABLEAUX

La peinture – est-ce le mot qui convient ? – de Marjolaine Pigeon me vient comme une question, non qu'elle m'adresse mais que je lui destine : « Amie, que vois-tu ? » Regarder un de ses tableaux, c'est accueillir une réponse ; une réponse simple, plutôt sérieuse et sans afféterie. Sa peinture est vocale. Elle s'exprime et s'expose. Prenons quelques tableaux :

Le Au-revoir des enfants. Il s'agit de trois enfants qu'on devine accouder à un bastingage. Sont-ils à bord d'un bateau ou contre les barrières d'une falaise qui donnerait sur une baie ? J'ai joué avec les deux hypothèses. Ce qu'il en reste tient dans le paradoxe du point fixe. Le lieu où se trouvent les enfants est immobile, il dégage une grande fraîcheur et une mystérieuse confiance ; eux-mêmes accueillent avec une troublante sérénité l'ampleur mouvante des lointains. On dirait que le monde s'éloigne d'eux, qu'ils se savent en train de disparaître, mais que pour autant rien d'essentiel n'est atteint. Ils manifestent, en quelque sorte, une confiance envers les invisibles dans lesquels ils pénètrent ; quelque chose

comme : oui, l'éloignement est inévitable, mais il serait aussi gage de permanence. Eux, qui sont l'enfance même, eux qui forment ce point fixe qui se penche depuis le bastingage et qui nous salue, nous, ces points illisibles que l'horizon happe, comme il entraîne les astres et les galaxies dans d'in-vraisemblables ellipses ; ils redisent leur pleine confiance en notre aventure par une salutation joyeuse et légère ; l'enfance, nous susurrerait le tableau, serait en nous la part invaincue de l'existence, et qu'il suffirait de nous tourner vers elle, comme vers le bâton de Moïse pour que la vie et son entière fraîcheur retrouve le chemin de nos poumons et de notre âme.

L'étonnant matériau dont sont fait les choses. Dans ce dessin, une sphère est dessinée. Il s'agit d'une étude de l'attention : que voit-on si on n'observe une chose ? Marjolaine Pigeon, elle, y découvre une des manifestations les plus mystérieuses de l'existence : l'équilibre. On devine que la matière qu'elle contient a un poids, mais sans peser sur la surface qui la supporte. La lumière la salue, mais sans que l'une ou l'autre soit troublée par leur présence respective. Chacune œuvre à être ce qu'elle est : la lumière à faire de la lumière, la sphère à faire de la sphère. L'arrière-fond se recouvre, peu à peu, d'ombre comme on dit que le jour décline. Nous sommes dans l'ordre des choses, et cet ordre, nous dit la peintre, est celui de l'équilibre. J'y lis aussitôt, pour ma part, une des leçons spirituelles du fond des âges et dont Platon est la grande arche de Noé. Les choses, la matérialité des choses, s'expriment en nous sous forme d'*eidos*, dès lors qu'on veut bien les regarder pour ce qu'elles sont et non pour l'emploi auquel on les destine. Cet *eidos*, qu'il s'exprime ici par les mots de rondeur, fermeté, froideur minérale, équilibre, puissance de mouvement, nous intrigue par ses allures de chat, de vie contenue alors que nous n'ignorons pas être en face d'un objet fait de main d'homme, ayant certainement répondu à une finalité réfléchie ; mais, rien y fait : l'objet se chosifie, et veut converser avec nous dans cette langue des

blier elle-même. Ce qu'elle peint ce n'est pas elle-même, c'est le visage qu'elle porte, j'oserai dire son âme et non pas pour en montrer ce qu'il a de propre, mais pour révéler ce qui la caractérise en tant qu'âme. Il y a le feu dévorant des yeux, une forme de certitude existentielle : qui pourrait croire ce visage conscient de sa mortalité ? On dirait même l'inverse : voici un visage qui ignore ce que signifie la mortalité. Depuis ce tableau, il m'est arrivé dans mes rencontres d'imaginer un pareil visage derrière celui qui me faisait face. Ou encore, de supposer que le végétal ou le minéral voyaient l'homme avec ce visage où se rassemblent le sérieux de l'enfance, l'inapaisement, la confiance, la grandeur, le tragique, la fragilité suprême. Il m'est arrivé d'aller me coucher en regardant une dernière fois ce tableau pour me dire : « Je suis cet existant ».

III. CE QU'ON VOIT/RESTE DANS APRÈS AVOIR VU

La peinture de Marjolaine Pigeon retourne au fondement de la peinture : celui de *voir*, comme *entendre* est celui de la poésie, *écouter* celui de la musique, *toucher* est celui de la sculpture et *raconter* celui de la littérature.

Ici, voir est ramené à son exigence première : l'attention. N'est-ce d'ailleurs ce qui caractérise l'art : la puissance d'attention, laquelle suppose (pourquoi ? je l'ignore) un oubli de soi, une clarté dans l'intention (voir sans vouloir posséder), et, plus étrange encore, la certitude qu'il y ait quelque chose à voir ; que quelque chose va se laisser voir. Peut-être, pour mieux se faire comprendre, le verbe qui conviendrait à la peinture de Marjolaine Pigeon est celui de scruter, autrement dit, le monde est rempli d'invus qui reste à découvrir. On pourrait également regarder ces tableaux comme des maximes de morale où il nous serait dit : « la couleur est toujours plénitude, le trait une promesse, une sortie du présent ». Ou encore : « le centre produit l'immobile et provoque le vertige sur les bords ». Je pourrais formuler la

même phrase en découvrant ce que me semble scruter la peinture de Marjolaine Pigeon : le rapport au temps : pourquoi le centre peut-il échapper à la durée, ou peut-être même, la durée résulte d'un invisible qui se laisse voir ?

On peut aussi s'interroger, en regardant le vu rapporté par Marjolaine Pigeon, sur ce qu'est l'acte de voir et, par lui, sur cet organe qu'on appelle l'œil ? Est-ce une porte à travers laquelle les choses m'arrivent, ou une simple machine à voir ? La réponse se devine : le tableau ne vise pas à visualiser mais à donner place à l'invisible qui me vient tandis que je vois. Le visible n'est pas un extérieur mais un mouvement d'inscription et d'indistinction dans le réel. Voir signifie alors manifester ma présence, et l'invisible à cet aune, n'est pas de l'infra-visible mais ce mouvement d'échange, cette perception stupéfiante qui affirme que je suis distingué *et* partieprenante. Tandis qu'en visualisant je m'extraie des choses vues, par le voir, le *perspicere* d'Illich, ou le *visage voyant* de Marjolaine Pigeon, je m'inscris dans une économie où le visible et l'invisible partagent la même valeur et m'engagent dans un autre rapport au temps. Pour l'exprimer plus simplement, on pourrait affirmer que Marjolaine Pigeon nous redonne à lire l'art de l'icône, ce lieu visuel où s'estompe le flux temporel et se découvre à la fois un « propre de l'homme », cette part atemporel et irréductible, et à la fois cette spécificité qui, loin de l'isoler, le plonge davantage dans un bain du réel. La sphère vient m'apprendre l'*eidos*, le combat de l'ange me mêle à cette économie où la terre se mêle à la vie des astres, où le visage, se découvrant plus ferme et plus permanent ainsi qu'une roche face à l'océan ose vivre sa vie de visage comme la roche l'éclaboussement de la vague.

Enfin, pour conclure cette méditation sur le voir à laquelle invite l'œuvre de notre artiste, il faut parler du silence. Je ne connais peu d'œuvres exprimant à ce point le silence. Je cherche dans l'existence où l'on trouve un pareil silence. Sans doute quand on se perd dans la contemplation d'un paysage, quand il n'est plus besoin de s'exprimer, quand il

blier elle-même. Ce qu'elle peint ce n'est pas elle-même, c'est le visage qu'elle porte, j'oserais dire son âme et non pas pour en montrer ce qu'il a de propre, mais pour révéler ce qui la caractérise en tant qu'âme. Il y a le feu dévorant des yeux, une forme de certitude existentielle : qui pourrait croire ce visage conscient de sa mortalité ? On dirait même l'inverse : voici un visage qui ignore ce que signifie la mortalité. Depuis ce tableau, il m'est arrivé dans mes rencontres d'imaginer un pareil visage derrière celui qui me faisait face. Ou encore, de supposer que le végétal ou le minéral voyaient l'homme avec ce visage où se rassemblent le sérieux de l'enfance, l'inapaisement, la confiance, la grandeur, le tragique, la fragilité suprême. Il m'est arrivé d'aller me coucher en regardant une dernière fois ce tableau pour me dire : « Je suis cet existant ».

III. CE QU'ON VOIT/RESTE DANS APRÈS AVOIR VU

La peinture de Marjolaine Pigeon retourne au fondement de la peinture : celui de *voir*, comme *entendre* est celui de la poésie, *écouter* celui de la musique, *toucher* est celui de la sculpture et *raconter* celui de la littérature.

Ici, voir est ramené à son exigence première : l'attention. N'est-ce d'ailleurs ce qui caractérise l'art : la puissance d'attention, laquelle suppose (pourquoi ? je l'ignore) un oubli de soi, une clarté dans l'intention (voir sans vouloir posséder), et, plus étrange encore, la certitude qu'il y ait quelque chose à voir ; que quelque chose va se laisser voir. Peut-être, pour mieux se faire comprendre, le verbe qui conviendrait à la peinture de Marjolaine Pigeon est celui de scruter, autrement dit, le monde est rempli d'invus qui reste à découvrir. On pourrait également regarder ces tableaux comme des maximes de morale où il nous serait dit : « la couleur est toujours plénitude, le trait une promesse, une sortie du présent ». Ou encore : « le centre produit l'immobile et provoque le vertige sur les bords ». Je pourrais formuler la

même phrase en découvrant ce que me semble scruter la peinture de Marjolaine Pigeon : le rapport au temps : pourquoi le centre peut-il échapper à la durée, ou peut-être même, la durée résulte d'un invisible qui se laisse voir ?

On peut aussi s'interroger, en regardant le vu rapporté par Marjolaine Pigeon, sur ce qu'est l'acte de voir et, par lui, sur cet organe qu'on appelle l'œil ? Est-ce une porte à travers laquelle les choses m'arrivent, ou une simple machine à voir ? La réponse se devine : le tableau ne vise pas à visualiser mais à donner place à l'invisible qui me vient tandis que je vois. Le visible n'est pas un extérieur mais un mouvement d'inscription et d'indistinction dans le réel. Voir signifie alors manifester ma présence, et l'invisible à cet aune, n'est pas de l'infra-visible mais ce mouvement d'échange, cette perception stupéfiante qui affirme que je suis distingué et partiellement. Tandis qu'en visualisant je m'extraie des choses vues, par le voir, le *perspicere* d'Illich, ou le *visage voyant* de Marjolaine Pigeon, je m'inscris dans une économie où le visible et l'invisible partagent la même valeur et m'engagent dans un autre rapport au temps. Pour l'exprimer plus simplement, on pourrait affirmer que Marjolaine Pigeon nous redonne à lire l'art de l'icône, ce lieu visuel où s'estompe le flux temporel et se découvre à la fois un « propre de l'homme », cette part atemporel et irréductible, et à la fois cette spécificité qui, loin de l'isoler, le plonge davantage dans un bain du réel. La sphère vient m'apprendre l'*eidōs*, le combat de l'ange me mêle à cette économie où la terre se mêle à la vie des astres, où le visage, se découvrant plus ferme et plus permanent ainsi qu'une roche face à l'océan ose vivre sa vie de visage comme la roche l'éclaboussement de la vague.

Enfin, pour conclure cette méditation sur le voir à laquelle invite l'œuvre de notre artiste, il faut parler du silence. Je ne connais peu d'œuvres exprimant à ce point le silence. Je cherche dans l'existence où l'on trouve un pareil silence. Sans doute quand on se perd dans la contemplation d'un paysage, quand il n'est plus besoin de s'exprimer, quand il

n'est plus besoin de se dire à soi-même. Le silence, ici, si j'ose, signifie *bénédiction*, un oui à ce qui est et à soi au sein de cette existence ; il y a dans le silence de Marjolaine Pigeon une réalité invraisemblable : la possibilité d'une vie déconflitualisée. Il n'y pas lieu de s'opposer ou de s'affirmer, il n'y a pas lieu de craindre et de trembler, cessons de nous complaire dans les vertiges du bord, osons le centre, l'accueil inconditionnel, acceptons d'être acceptés dans l'intemporel. Utopie ? Sûrement, peut-être, pourquoi pas.

IV. DE L'ATTENTION À L'ATTENTE

Dans ce cheminement avec la peinture de MP, encore un pas : l'artiste nous propose d'aller de l'attention à l'attente. Ce qu'elle a vu dans cette réalité où s'indistinguent le visible et l'invisible serait comme l'attente d'un immense printemps. Quelque chose vient, ne cesse de venir ; un nouveau réel qui ne dépend pas de nous et qui va nous revêtir ; enfin, et le sel de la vie humaine serait de vivre de cette attente. Nul besoin de devancer l'appel en cherchant à percer ce qui se devine sans se laisse percer ; scruter, voir, ne consiste pas à forer ce qui demeure voilé, mais l'accepter comme tel, s'abandonner à ces mouvements énigmatiques qui se succèdent, se forment et se déforment comme produit par un mystérieux kaléidoscope. La peinture de Marjolaine Pigeon est une école de la patience. Attends, oui, attends, admetts que ta nature humaine est profondément celle de l'attente. Tout est déjà là et tout est encore à venir. Il en ressort une troublante figure de vigie. L'artiste est ce marin en haut du mat : rien d'autre à voir que sa propre attente, avec cette gravité produite par l'espérance qu'on lui a confiée et dont il ne sait que faire, qu'il ne peut ni satisfaire ni dénoncer. Elle l'oblige à scruter le mouvement indéfini des flots, les jeux de lumière, la venue d'un coucher de soleil ou la vertigineuse ampleur d'une voûte étoilée. Parfois lui arrivent les éclats de voix des marins s'agitant sur le pont, ou la prosodie de quelques confidences épars quand le reste de l'équipage s'ensommeille dans les hamacs, que le

bateau grince et la lune joue entre les nuages. Que faire ? Rien d'autre qu'attendre.

Je referme l'album des tableaux tel qu'il se laisse feuilleter par la mémoire. Que me reste-t-il ? une série de présences. Un tableau longtemps médité vient habiter en vous, avec sa réalité picturale, les altérations que lui fait subir la mémoire, le mystère dont le silence lui revêt. Finalement, il est un éclat d'âme qui se laisse voir, approcher, une réalité singulière avec laquelle on vient converser, pour rien, pour attendre. Peut-être que la signification du mot présence est d'attendre à plusieurs.

PIERRICK DE CHERMONT

PIERRICK DE CHERMONT, né en 1965, est poète. Il a publié et fait jouer une pièce de théâtre. Auteur d'une douzaine de recueils, dont *Portes de l'anonymat*, éditions de Corlevour, 2012, *La Nuit se retourne*, Les Hommes sans Épaules/LGR, 2012, *Par-dessus l'épaule de Blaise Pascal*, Corlevour, 2015, le pénultième, *Les Limbes*, Corlevour, 2022 a fait l'objet d'une mise en lumière dans le n° 30 de décembre. Jean-Luc Marion, Emmanuel Godo, moi-même avons proposé nos lectures de son grand œuvre, et le numéro s'enrichit d'une réponse argumentée de l'auteur. Ce dernier vient de faire paraître *M. Quelle*, poèmes en prose, postface de Gwen Garnier-Dupuy, rehaussé par cinq aquarelles de Marianne K.Leroux, à L'Atelier du Grand Tétras.